CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

LA JALOUISSANCE ET LE PLAISIR

Marc Strauss

ERES | « L'en-je lacanien »

2008/1 n° 10 | pages 93 à 104

ISSN 1761-2861
ISBN 9782749208954

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2008-1-page-93.htm

---

!Pour citer cet article :

Marc Strauss, « La jalouissance et le plaisir », *L'en-je lacanien* 2008/1 (n° 10), p. 93-104.
DOI 10.3917/enje.010.0093

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.
© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

La jalouissance *et le plaisir*

Marc STRAUSS

Le choix du thème de ce numéro en témoigne à son tour, le sexe ne cesse d'intéresser. Les gens de bien comme les gens de peu, les intellectuels comme les manuels, les puissants comme les humbles, personne ne semble échapper à son empire ; pas même les hommes d'Église, au moins par l'intérêt que ces derniers portent à la sexualité de leurs ouailles. Sa place dans la vie quotidienne, dans les échanges économiques, dans les publications même les plus « sérieuses » est considérable. Serait-il donc l'alpha et l'oméga de la vie, le ressort dernier de ce qui meut et émeut les humains ?

Plaisir souvent qualifié de suprême, ainsi qu'en atteste l'Homme aux rats [1] qui lors de sa première expérience se dit que pour éprouver une telle satisfaction il serait justifié de tuer son père ; objet de dégoût aussi, d'indignation, voire d'horreur quelquefois, le sexe, loin de se limiter à une activité physique, est aussi, on le constate, pour beaucoup une affaire de parole.

Marc Strauss, psychanalyste à Paris, membre de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien.

1. S. Freud, « L'Homme aux rats », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1933.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

Enfin, ses liens avec l'amour et la procréation ne facilitent pas la définition de son champ et de sa fonction dans l'économie libidinale des parlêtres.

Ainsi, nous devrons d'abord rendre compte des raisons de son privilège dans les préoccupations et occupations humaines, avant d'examiner son devenir sous l'effet de l'expérience analytique, avec ses éventuelles modifications de valeur.

Le plaisir sexuel, sans égal ou ersatz défaillant ?

Prenons le relais du commentaire que nous avons fait dans le numéro 6 de cette même revue de l'article de Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole [2] ». Nous y avions étudié la manière dont Freud s'étonne puis s'interroge à propos d'une petite expérience presque anodine : un vague sentiment de gêne, d'insatisfaction au moment où, en compagnie de son frère, il réalise son rêve de toujours : visiter l'Acropole. « Ainsi donc, cela existe ! » est la phrase qui se présente à lui au moment même où il devrait exulter, à l'inverse, nous pouvons déjà le constater, de ce que se dit l'Homme aux rats au moment de sa découverte du plaisir copulatoire. Et tout l'article de Freud consiste, avec une pudeur qui n'empêche pas la sincérité la plus crue, à nous dire que la satisfaction complète n'est jamais au rendez-vous : trop jeune, ce n'est pas encore possible, trop vieux, c'est désormais impossible, et quand c'était le bon moment, en pleine force de l'âge, ça n'a pas été possible non plus.

Comment entendre cet écart entre Freud et l'Homme aux rats ? Serait-ce parce que seule la satisfaction sexuelle est sans égale comme sans ombre, alors que toutes les autres, d'être déplacées, ne sont que des substituts nécessairement moindres ? S'il arrive à Freud de le laisser entendre, il faut préciser que c'est à propos non pas du coït, mais de la satisfaction sexuelle infantile, masturbatoire. Nous pouvons ajouter que la profession de foi de l'Homme aux rats est largement contestée par ses difficultés à s'octroyer cette satisfaction. Et nous savons qu'il est loin d'être

2. S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole, Lettre à Romain Rolland », dans *OCF-P*, vol. XIX, Paris, PUF, 1995.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

le seul névrosé à avoir des symptômes qui affectent directement sa satisfaction sexuelle. Nous serons donc plus porté à donner le pas à Freud et à considérer que la pleine satisfaction, même sexuelle, se refuse à l'humain, comme il l'a énoncé sans réserve dans *Le malaise dans la civilisation* [3].

Notre question sur le privilège accordé à l'activité sexuelle se reformule donc dans celle de savoir pourquoi, malgré son insatisfaction programmée et toujours vérifiée, elle tient une telle place dans nos préoccupations.

L'insatisfaction en cause

Le bon sens qui se veut pragmatique nous impose ici deux réponses. La première serait que, malgré cette insatisfaction, le plaisir sexuel reste inégalable et qu'il serait donc sot de faire la fine bouche... La seconde invoque le besoin, sinon l'instinct, la nature en tout cas, pour justifier sa prévalence. Mais ni la première ni la seconde ne nous dispensent de rendre compte du fait que la satisfaction sexuelle obtenue se mesure toujours à l'aune d'une satisfaction qui devrait être, qui est attendue et toujours quêtée. Quelle est cette satisfaction imaginée, et pourtant impossible à décrire de façon satisfaisante, puisque de toujours elle nous a échappé ? Et d'où vient cette idée d'une autre satisfaction, plus intense ?

On connaît la réponse de Freud : la masturbation infantile, déjà évoquée, qui s'accompagne toujours de fantasmes, œdipiens nécessairement. Car dès l'enfance, aussi « autoérotique » qu'y soit l'activité sexuelle, elle ne se fait pas sans partenaire imaginé. C'est ainsi que l'insatisfaction peut être rapportée au fait que le partenaire de l'âge de la copulation effective n'est jamais le bon.

Cette réponse est certainement correcte. Elle ordonne tout un champ de la clinique, et Lacan ne l'a jamais contestée : une femme ne sert à un homme qu'à oublier la précédente, nous dit-il dans le séminaire *Encore* [4], et aussi : « La femme n'est par l'homme abordée que comme mère. » Il serait ainsi possible, dans les bons cas, d'oublier le partenaire

3. F. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1929, Paris, PUF, 1971.
4. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1974.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

œdipien, mais jamais complètement, et cet écart suffirait à expliquer l'insatisfaction. « Ce n'est pas lui, ce n'est pas elle [5] », la référence est connue, et parlante pour éveiller en chacun le sensible de ce défaut au rendez-vous qu'il n'a pas manqué d'éprouver plus ou moins vivement dans sa vie.

Deux expériences qui contredisent cette impression nous confirment comment le partenaire manque à être le bon. La première est celle de l'état amoureux, l'évidence dont la certitude s'impose *a priori*, hors toute délibération, que le partenaire aimé est le bon, celui qui était attendu de toujours et qui est enfin rencontré, pour toujours. Mais nous ne le savons que trop, cette évidence n'est pas éternelle et ceux qui en sont sujets suscitent auprès de leur entourage, s'il n'est pas personnellement intéressé, le type de réaction que l'on a devant les plaisirs des enfants : une connivence discrètement amusée par de la supériorité qu'octroie le savoir qu'il s'agit là d'errements sans conséquence réellement fâcheuse. Mais est-ce si sûr ? D'une part, les conséquences peuvent s'avérer fâcheuses pour les intéressés, ce qui ne nous concerne que d'assez loin, mais d'autre part et surtout, sommes-nous si assurés qu'ils n'ont pas raison ? N'avons-nous pas tous en tête l'image touchante d'un de ces couples de personnes très âgées, resté uni dans l'amour depuis des lustres ? N'éprouvons-nous pas aussi une pointe de jalousie devant ce qui se présente à nous comme possible, alors que nous étions prêts à nous satisfaire de notre résignation à l'impossible ? C'est là la deuxième expérience, celle dont parle Lacan lorsqu'il reprend la description par saint Augustin de l'enfant, pâle et défait, qui contemple son frère de lait appendu au sein de la mère. Un enfant qui n'a pas besoin d'avoir faim, qui n'a même pas besoin d'avoir déjà envie de téter pour, face à ce qui lui apparaît comme une image de complétude, éprouver cruellement le manque de celle-ci.

Remarquons qu'il s'agit là d'une figure récurrente chez Lacan, celle qui consiste à saisir l'existence de quelque chose par son manque, son défaut. Il en est ainsi déjà du sentiment d'unité du corps que délivre l'image au miroir, dont le sujet n'a connaissance que parce que d'abord

5. A. Allais, *Un drame bien parisien*, 1891.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

elle lui apparaît chez l'autre spéculaire, qu'elle lui est dérobée par cet autre, et cela avant même qu'il ne l'ait jamais eue. Plus généralement, c'est ainsi que Lacan définit la jouissance, et l'objet *a*, dont l'existence s'impose au corps par l'épreuve de son manque plutôt que par sa présence matérielle.

Pour en revenir à l'*invidia*, à la « jalouissance » augustinienne, pourquoi la réserver à l'enfant et ne pas voir aussi sa manifestation lorsque nous sommes confrontés au spectacle d'un couple d'amoureux qui affiche son bonheur sans même que nous puissions qualifier cela d'exhibition, tant il est manifeste que notre présence leur indiffère. Ce n'est pas pour rien que les tourtereaux sont là convoqués, non sans que la question de leur confusion possible avec des pigeons ne se pose à chaque fois pour ceux qui ne sont pas des spécialistes... Quand même, et si c'était bien lui et si c'était bien elle ? Évoquons ici le dépit et le dégoût, confinant à la rage, qui a saisi un de nos patients dans un bar lorsqu'il a constaté que la fille du couple voisin, qui se livrait à des embrassades apparemment enflammées, lui faisait en même temps du gringue...

Et Freud aurait-il adhéré plus facilement au plaisir que lui aurait communiqué un de ses amis qui lui aurait raconté sa visite de l'Acropole, lui montrant force photos et vidéos à l'appui de son enthousiasme, ou aurait-il éprouvé une certaine jalouissance, en lieu et place du malaise provoqué par le manque sec de jouissance qu'il a ressenti en étant lui-même le voyageur-sans-modèle-auquel-s'identifier ? Qui a eu à subir ce genre de séance, où il s'agit pour celui qui raconte son voyage d'assurer sa jouissance en la vérifiant sur le témoin captif, nous pardonnera nos anachronismes technologiques...

Et nous prolongerons notre appel à la technologie postfreudienne pour considérer l'effet produit par la vue d'une scène pornographique, où l'activité sexuelle est directement exposée : la jalouissance n'est pas suscitée, car ce qui la fonde n'y est pas en jeu, l'énigme du couple « parfait », de la possible « bonne rencontre ». Une telle représentation peut exciter ou dégoûter, selon les personnes ou les moments, et surtout selon ce qu'elle met en scène précisément du mode de rencontre et du type d'activité érotique montré. Mais le partenaire y restant de fantasme, la

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

question de son existence éventuelle, donc le constat de son absence effective n'y sont que plus nets. D'où l'effet de déception, de ratage qui suit la satisfaction délivrée à l'imitation imaginée de la scène projetée.

Le couple Autre

Ce point nous permet d'insister sur l'importance moins du partenaire que du couple que l'on s'imagine former avec le partenaire, donc de son importance dans la mise en fonction de la sexualité. Et nous laisserons nos amoureux à leur destin après avoir ajouté que, face à leur bonheur affiché, nous serions malvenus de les déranger en leur demandant de bien vouloir nous faire participer à leur échange si manifestement plaisant. Il ne nous reste alors qu'à passer notre chemin, vaguement honteux de ne pas savoir si nous avons tort ou raison de n'être pas insensibles au spectacle qu'ils nous offrent, de ne pas savoir si nous devons ou pas leur en vouloir de nous le mettre sans égard sous les yeux, alors même que nous ne leur avons rien demandé.

Mais si nous pouvons aujourd'hui nous targuer d'une certaine civilité dans nos rapports sociaux, en a-t-il toujours été ainsi ? Freud ne nous dit-il pas que face à la première fois que nous avons été confrontés à la possibilité d'une telle scène, face à la célèbre scène dite primitive, à laquelle nous n'avons jamais participé même s'il a pu arriver d'y assister, comme l'Homme aux loups, nous avons agi avec moins de savoir-vivre. Quel patient ne fait état du souvenir de son souhait ardent, doublé d'une crainte tout aussi forte, de déranger ses parents, alors même qu'il les suppose justement se livrer à une l'activité sexuelle ? Bref, le couple idéal, n'est-ce pas ce couple primitif, celui des parents, où à l'évidence c'était lui et c'était elle ? À l'évidence, tant il est nécessaire pour le sujet que ce soit bien lui et que ce soit bien elle, car de ce couple n'est issu rien de moins que le sujet lui-même. Non seulement les parents ont une activité sexuelle, mais leur activité a conduit à la procréation, a amené un enfant à l'existence.

Nous voici devant le tableau brouillé de la question du sexe, entre plaisir physique éprouvé, statut double du partenaire, objet de désir et d'amour et mise en fonction de la question de la procréation.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

Définitivement brouillé ? Peut-être pas, mais en tout cas impossible à homogénéiser.

C'est que la brouille s'y est installée très tôt, par le constat que non seulement les parents ne voulaient pas nécessairement la même chose, ne sont pas pareils, mais surtout... qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont fait en mettant au monde un enfant, qu'ils ne peuvent justifier leur acte. Non qu'ils ne le disent pas parce qu'ils sont cachottiers, mais parce qu'il en est du désir d'enfant comme de tout désir, l'objet qui le cause est impossible à dire. L'enfant est certes objet de la demande, mais demande de quel désir ? Un désir, s'il ne peut s'énoncer, peut néanmoins s'assumer. Sauf pour l'enfant qui, plutôt que de s'assumer comme « je suis », « résidu », voire « fausse couche » d'un désir qui s'ignore, ne peut que s'aliéner à la chaîne signifiante pour instituer et maintenir envers et contre tout l'existence du couple « papamaman », dont le vocable holophrasé revient si souvent dans sa bouche, couple dont la fonction est de donner sens à son existence, donc de la justifier [6].

C'est qu'une existence injustifiable, au même titre que tout acte injustifiable, et ainsi de toute mise en acte du désir, génère la honte. La honte d'être surpris, de se surprendre en train de poursuivre une satisfaction impossible à expliciter en termes recevables par l'Autre qui questionne, qui demande au sujet ce qu'il fait là. « Ce qu'il fait là » est à entendre autant sur le plan de son existence même que sur celui de son activité, en l'occurrence la recherche d'un savoir y faire avec un « plaisir » qui s'impose à lui. Que cette honte se place sur le terrain de la sexualité n'est pas surprenant, tant la nécessité de passer par la demande au partenaire bloque tout accès à l'objet véritable du désir en jeu.

La *permersion*

D'où la préservation par le sujet du mythe de « papamaman », couple idéal, modèle qui pour un peu aurait existé... et qu'il lui appartient donc de faire exister – ne serait-ce que pour justifier rétroactivement sa naissance. On nous permettra d'appeler cette exigence la « permersion »

6. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

du névrosé, qui se distingue de la perversion au sens où sa quête est moins celle du plaisir que celle du plaisir autorisé. Un plaisir donc qui met en fonction l'Autre du jugement sur la vérité, c'est-à-dire sur la légitimité du désir. Et c'est bien ce qui frappe, voire fascine, chez les pervers, et que nous pouvons à l'occasion leur envier : leur indifférence au consentement de l'objet sexuel, qu'ils ne placent pas en position de donner sens de désir à leur demande selon la réponse donnée en retour. Or, pour l'enfant, il est de fait que sa demande ne peut être énoncée ; il ne peut qu'attendre, et en attendant retenir l'Autre par son aliénation aux signifiants de sa demande, qui constituent son idéal du moi.

Ainsi, le plus cher désir de l'enfant sera d'après Freud de « devenir grand », ce qu'il conçoit comme la possibilité de l'exercice d'une sexualité sans honte, qui n'aurait pas besoin de se dissimuler, car l'objet de la demande serait adéquat à celui du désir. Cela sur le modèle de la satisfaction de la pulsion, où l'objet qui manque à l'un comme à l'autre fait le fond de l'échange avec l'autre primordial – un objet qui prend signification phallique du fait de l'écart entre la satisfaction obtenue et la satisfaction visée. Ce point nous permet de rendre compte de l'effet nocif d'une séduction sexuelle effective de l'enfant par un adulte, de cette pédophilie qui est une préoccupation contemporaine envahissante. La violence qui est faite à l'enfant, toute violence physique éventuelle qui a ses propres conséquences étant écartée, est moins celle de la découverte du sexe, pour laquelle il n'avait besoin de personne d'autre que lui-même et ses camarades de jeux, que celle de la découverte trop précoce que la sexualité de l'adulte est... la même que la sienne. Cette déchéance trop précoce de l'idéal de l'adulte adultère en effet la valeur accordée au fait de « grandir » et court-circuite les détours socialisants du désir.

Ainsi, adulte, la relation sexuelle lui fera échec à assurer l'adéquation de l'objet de la demande avec l'objet cause du désir, échec du plaisir au regard de la jouissance « permerse » visée, échec sur la jouissance « perverse » autorisée, mais courte. Précisons que cette jouissance « perverse » est non pas la perversion, mais celle qui tient au fantasme et place l'objet *a*-sexuel en position de partenaire obligé du désir et de sa satisfaction.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

D'où son attachement au couple idéal, qui, est-il besoin d'insister, est toujours l'autre couple. Cela à notre sens explique l'appétit immodéré des parlêtres pour les histoires d'amour ou de sexe des autres, semblables, puissants, stars ou idoles, ces derniers aujourd'hui rassemblés sous le vocable « people ». Appétit qui assure la prospérité d'une grande part de l'industrie dite d'« entertainment » : comment se débrouillent-ils ? Arrivent-ils, avec leur pouvoir, leur beauté, leur prestige, à réaliser un « vrai couple » et par là une satisfaction sans réserve ? Leur photo en train de s'embrasser sur l'Acropole, plus ou moins « volée » en gage de sincérité, nous assure-t-elle que le rapport sexuel qui a précédé ce moment ou qui va le suivre sera le bon ?

Cette nécessité du couple qui ferait Un, qui est toujours l'Autre couple, sur le modèle de départ nécessaire du couple parental, explique que le sujet est incapable de dissocier la question de l'amour et celle de la procréation de toute mise en jeu sexuelle effective, fût-ce sous les espèces de leur exclusion énoncée, de leur dénégation. Ainsi les célèbres « Entre nous, il n'est pas question d'amour, seulement de sexe » et autres « Pas question d'avoir des enfants », qui ne vont pas sans dire, mais qui ne vont pas mieux en les disant... Cela explique nombre de phénomènes constatables de la vie sexuelle des hommes comme des femmes, comme, par exemple, la nécessité d'une dose de clandestinité ou de culpabilité pour assurer l'intensité de la satisfaction sexuelle, avec la conséquence que cette satisfaction s'évanouit en même temps que l'officialisation du couple. Cela peut aussi expliquer les actuelles conduites des adolescents et surtout des adolescentes, confrontés à un écart brutal entre une aspiration de toujours à l'amour et la possibilité offerte de « débordements » sexuels qui sont leur manière d'interroger l'énigme du désir, les préoccupations parentales et sociales leur apparaissant par trop régulées par la satisfaction que devraient octroyer à chacun les biens marchands.

Le réel du sexe

Nous avons jusqu'à présent évoqué la place de la sexualité dans la vie des sujets, sans trop nous préoccuper de distinguer leur appartenance sexuelle au genre masculin ou féminin. Cela se justifie déjà chez

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

Freud, qui a longuement insisté sur le fait qu'il n'y avait qu'une libido, la masculine. Et Lacan a repris intégralement cette position. En effet, le sujet étant marqué d'une barre qui l'élide du fait de son entrée dans l'ordre du langage, son appartenance à un sexe ou à l'autre est le fait d'une identification à des idéaux, dans une logique qui est commune aux deux, la logique phallique, qui est le nom de la copule qui fonde le rêve du couple qui ferait Un. Ce qui distingue les sexes, comme le précise Lacan à la fin de son article « La direction de la cure [7] », est alors le fait de l'avoir ou de ne pas l'avoir, avec comme conséquence les effets de la peur de le perdre ou de la plainte de privation, et ce qui identifie les névrosés est l'impossibilité de le recevoir ou de le donner, car leur désir est de l'être. Un désir, nous l'avons vu, impossible à satisfaire, puisque du deux il ne peut être fait Un, désir de surcroît « instable et douteux en sa problématique », comme s'exprime toujours Lacan, spécifiant ainsi la vacillation identificatoire de l'hystérique et l'incertitude doublée de procrastination de l'obsessionnel.

Néanmoins, Freud mais surtout Lacan ont cherché à spécifier les conséquences d'une appartenance sexuelle qui ne se limite pas à la politique du phallus, avec ses stratégies distinctes de l'amour et du désir selon les sexes et les types de névroses, et ses tactiques différentes selon les sujets. Autrement dit, ils ont cherché à définir une spécificité de la sexualité féminine, les hommes étant plus ou moins condamnés à la logique phallique à cause de la présence de l'organe sur leur corps qui les oblige à se l'approprier subjectivement. Mais, insistons, la jouissance sexuelle féminine spécifique est par Lacan qualifiée de supplémentaire, ce qui ne l'autonomise pas de la jouissance phallique, qui lui est présupposée et dans laquelle elle ne peut pas, tout comme l'homme, ne pas s'inscrire comme sujet du signifiant. Pour ce qui concerne cette spécificité féminine, nous ne pouvons que renvoyer au remarquable livre de Colette Soler sur la question, *Ce que Lacan disait des femmes* [8], et nous nous contenterons d'une seule interrogation : l'expérience analytique chez un sujet féminin porte-t-elle uniquement sur la dimension phallique de sa sexualité, ou aussi

---

7. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, *op. cit.*

8. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

sur cette jouissance supplémentaire ? Il nous semble, jusqu'à plus ample informé, que, l'analyse étant une expérience de parole, elle porte sur les coordonnées phalliques de la sexualité du sujet, n'étant pas exclu qu'une modification de ces coordonnées ait des conséquences sur ce qui est leur au-delà, pour traduire ainsi le supplément. En effet, cette dimension supplémentaire, pour être réelle, de ne pouvoir se dire sauf à entrer aussitôt dans la logique phallique du signifiant, ne peut s'aborder directement.

Il nous faudrait aussi évoquer ici la dimension de la sexualité chez les sujets psychotiques, où la signification phallique du désir est forclose. Nous savons d'expérience que la sexualité de ces sujets peut prendre des formes très différentes, depuis une exclusion radicale de la relation à tout partenaire sexuel, qui n'empêche pas à l'occasion une masturbation compulsive, jusqu'à une activité sexuelle fort satisfaisante, avec aussi une grande variation chez le même sujet selon les étapes de sa stabilisation. Mais ce qu'on y constate toujours est la déliaison de la dialectique de l'amour et du désir, avec la confusion qu'elle entraîne de la demande et de la satisfaction, ce qui peut rendre la sexualité aussi bien complètement persécutive que totalement satisfaisante, pour eux-mêmes comme pour leur partenaire...

La castration et la sexualité

Nous conclurons donc par notre dernière question sur l'impact de l'analyse sur la sexualité des sujets. Cette question nous sera l'occasion de rendre hommage à ce collègue étranger qui, profitant de l'intimité que nous assurait l'espace clos de sa voiture alors qu'il nous conduisait d'un lieu de travail à un autre, avec le sourire gêné de celui qui s'excuse par avance de la bêtise de sa question et tente ainsi de l'atténuer, me demandait si à la fin d'une analyse on avait encore envie de faire l'amour. Sa question était pourtant justifiée, car si une analyse se conclut par la « mise à plat » de la gonfle phallique, ne faut-il pas en déduire que ce dégonflage n'est pas sans effet sur l'organe qui le représente ? Et son inquiétude était donc aussi justifiée, mais moins par la naïveté de sa question que par la possibilité de s'entendre répondre que non. La castration, soit. La perte, bien sûr... Mais pas ça quand même !

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES

Rassurons-le d'abord. Si une analyse met au jour l'impossible qui anime le désir instable et douteux du névrosé, il est facile d'en déduire, puisque à l'impossible nul n'est tenu, que les investissements du sujet vont en être modifiés. En particulier sur son « impuissance » à faire se confondre l'objet du désir et l'objet de l'amour, ce qui va lui permettre en effet de s'extraire des impasses variées et répétées de son activité sexuelle. Cette disjonction assumée doit-elle mener au désintérêt pour le sexe ? Plutôt le met-elle à une plus juste place. Ce qui ne nous autorise pas à rassurer complètement notre interlocuteur, puisqu'elle cesse de faire du sexe la preuve vraie de l'amour, ce qu'il sait très bien n'avoir jamais été – ce qui néanmoins ne l'empêchait pas d'espérer, d'où sa question angoissée. Mais rassurons-le de nouveau en lui disant que le plaisir qu'il procure n'est pas pour autant annulé, pour peu que le sujet le goûte. Et ajoutons enfin que la disjonction reconnue et assumée de l'objet de l'amour et de celui du désir n'interdit en rien qu'ils se logent chez sur un(e) même partenaire : affaire de contingence, ou de chance. Est-ce un plus ? Certainement pas de confort en tout cas...

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 207.241.229.222 - 18/04/2016 02h51. © ERES